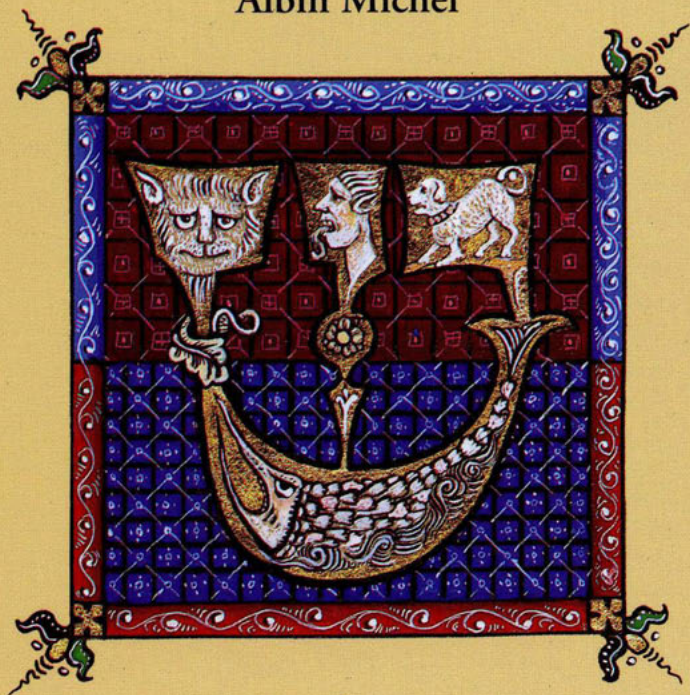


Annick de Souzenelle

La lettre chemin de vie

Le symbolisme
des lettres hébraïques

Albin Michel



SPIRITUALITÉS VIVANTES

LA LETTRE, CHEMIN DE VIE

Spiritualités vivantes

Du même auteur
Aux Éditions Albin Michel

LE SYMBOLISME DU CORPS HUMAIN, 1991
(Première édition aux Éd. Dangles)

L'ÉGYPTE INTÉRIEURE OU LES DIX PLAIES DE L'ÂME
1991

LA PAROLE AU CŒUR DU CORPS, 1993
Entretiens avec Jean Mouftapa

JOB SUR LE CHEMIN DE LA LUMIÈRE
1994

ALLIANCE DE FEU, 1995
(2 volumes)

LE FÉMININ DE L'ÊTRE
1997

ŒDIPE INTÉRIEURE
1999

RÉSONANCES BIBLIQUES
2001

L'ARC ET LA FLÈCHE
2003

L'ALLIANCE OUBLIÉE, 2005
Entretiens avec Frédéric Lenoir

LE BAISER DE DIEU, 2007
ou l'Alliance retrouvée

Annick de Souzenelle

LA LETTRE CHEMIN DE VIE

Le symbolisme
des lettres hébraïques

Albin Michel

Albin Michel
■ Spiritualités ■

*Collections dirigées
par Jean Mouttapa et Marc de Smedt*

© Illustrations intérieures Pierre Relkin

© Éditions Albin Michel, 1993

INTRODUCTION

L'ouvrage que je présente ici est l'aboutissement d'une méditation et d'une expérience de vingt-cinq années. Ce n'est pas une œuvre d'érudition.

Je tiens seulement, avant de la présenter, à remercier ceux qui m'ont tracé le chemin sur la voie royale et libérante de notre tradition chrétienne dont nous ne retrouverons la pleine et authentique dimension qu'en nous souvenant de ses fondements judaïques.

J'exprime mon amour et ma reconnaissance à celui qui a été mon père dans la Foi, que Dieu a rappelé à Lui voici quinze ans : Monseigneur Jean de Saint-Denis, premier évêque de l'Église Catholique Orthodoxe de France, restaurateur dans notre pays de la tradition chrétienne des premiers siècles, et, dans mon cœur, de la foi vivante qu'une réduction moraliste occidentale avait désenchantée.

J'exprime mon amitié et ma reconnaissance à Emmanuel Lévyne qui m'a initiée, moi chrétienne, à la richesse de la mystique juive.

Pendant cinq années, j'ai bu aux deux mamelles — judaïsme et christianisme --- le lait de l'unique Tradition que je ressentais comme ma mère, riche de ses deux pôles nourriciers qui se complètent, se confirment et se vérifient ; ils ne se sont que trop ignorés, alors que leurs épousailles me semblent conditionner le devenir de l'humanité.

Autour des années 1958-1960, mon mari et moi allions chaque dimanche après-midi nous enfermer dans un café douteux du quartier de la République, à Paris, pour contempler la pierre précieuse d'Israël qu'Emmanuel Lévyne tirait amoureuxment de ses enveloppes conventionnelles.

S'il avait encore vécu, Berdiaeff - dont l'œuvre constituait la lecture de chevet d'Emmanuel - aurait partagé notre table comme Emmanuel Raïss et tant d'autres le firent.

Martin Buber qui, en Israël, publiait au même moment son message dont il ne savait pas à quel point il lui donnait une dimension chrétienne, était présent par ses écrits dont Emmanuel nous faisait la lecture¹. Ces dimanches-là, lorsque nous quitions le triste pavé de la République, l'air chantait déjà les prémices d'une résurrection...

L'évêque Jean de Saint-Denis, d'origine russe, partageait avec Emmanuel Lévyne l'enracinement dans le génie d'une même terre qui avait été celle d'exil depuis plusieurs générations pour l'un, celle d'une souche plusieurs fois centenaire pour l'autre. Ces deux hommes ne se connaissaient pas.

Lorsque nous arrivions aux cours de l'Institut Saint-Denys, qui scandaient le rythme de nos jours - comme ceux d'Emmanuel, celui de nos semaines - nous nous regardions bouleversés de recevoir des lèvres de notre maître la plénitude du message qu'Emmanuel Lévyne venait à peine de saisir des profondeurs de la langue hébraïque.

Ou bien, l'évêque Jean nous apportait alors à brassée embaumée la gerbe mûre d'un aspect de la révélation, que le

1. Nicolas Berdiaeff, philosophe chrétien totalement engagé dans le sens eschatologique de l'histoire. Cf. « Nicolas Berdiaeff, l'homme du huitième jour » de M.-M. Davy (Flammarion 1964).

Emmanuel Raïss, philosophe et critique juif d'une immense culture, auteur de « Anthologie de la poésie russe du XVIII^e siècle à nos jours » (Bordas 1947), et de nombreux articles tels que « Judaïsme devant le monde contemporain » (Esprit n° 10).

Martin Buber, philosophe juif profondément inspiré par le Hassidisme inscrit au plus haut niveau dans l'expérience sioniste, est certainement un des grands maîtres spirituels de notre temps. Cf. « Martin Buber » de Théodore Dreyfus (Éditions Cerf).

dimanche suivant nous retrouvions fraîchement éclosé du cœur hébreu !

La rencontre était exaltante.

Nos cœurs brûlaient ; mais ils étaient aussi broyés dans l'exigence d'accomplissement de son message, dans l'urgence d'actualisation des impératifs qui en découlaient.

Si, plus tard, nous nous séparions d'Emmanuel Lévyne dont les choix d'application de ces derniers divergèrent soudain radicalement des nôtres, nous ne pouvons oublier les heures lumineuses que nous lui devons.

Par contre, notre chemin dans la tradition chrétienne orthodoxe se poursuit, en même temps qu'il guide désormais ma recherche inlassable de communication avec la lettre hébraïque.

En elle palpite la naissance d'une vie qui soudain s'élève comme un ouragan dont la violence nous emporte. Le Verbe de Dieu est là qui, par la folie de la Croix, nous conduit à l'expérience tangible de la Résurrection.

S'il est une nourriture sacrée, après l'Eucharistie des mystères chrétiens, c'est bien la manducation de l'alphabet hébreu.

Dans le courant de ce travail seront faites quelques références à mes deux ouvrages précédents :

a) *Le Symbolisme du corps humain* (Éd. Albin Michel, coll. «Espaces libres» / Poche).

b) *Alliance de feu* (rééd. à paraître chez Albin Michel).

Ces titres seront indiqués par les abréviations les désignant respectivement :

a) S. du C.

b) A. de F.

CHAPITRE PREMIER

CE QUE DIT L'HISTORIEN

Base de la Création, le *bēṭ* — deuxième lettre de l'alphabet — est posé dans la tradition hébraïque comme principe même du *berē'sīt* — Livre de la Genèse —¹. Il ouvre le récit de la Création, non pas celui de ses origines historiques, mais celui de son principe et de sa vocation, celui de ses structures et des lois qui président au dynamisme de son accomplissement.

Avant le *bēṭ*, le *'āleph* — première lettre de l'alphabet — semble être à part.

Don divin, il ne participe d'aucune antériorité mais engendre le *bēṭ* et, après lui, toutes les autres lettres. Tel Melkitsédeq, roi de Justice, personnage sans âge, sorti on ne sait d'où, venant dans une fulgurante apparition marquer l'histoire d'Israël du sceau le plus indélébile et engendrer ce peuple à sa fonction sacerdotale, tel le *'āleph* en tête de l'alphabet. Il engendre toutes les lettres. Mais lui-même, quelle invisible lettre l'engendre et le féconde? Nul ne le sait.

Ainsi en est-il de l'histoire de l'alphabet.

Né d'une hypothétique langue-mère, le langage des hommes est et restera pour nous une énigme quant à son origine. Les lettres inscrites dans l'argile ou la pierre et qui, pour la première fois lui servent de signe, ne racontent pas le mystère de leur naissance. Don divin, elles ne participent d'aucun engendrement se prêtant à la critique historique, elles relèvent d'une catégorie étrangère à notre analyse : un voile soulevé pose un autre voile plus lointain sur ce sujet.

1. Sepher Ha Zohar 1. 3b.

Mystère du 'āleph !

Mais, si les premiers sons commencent à faire vibrer l'air, leurs premiers signes sculptent la terre. Lentement ils constituent un jeu qui s'inscrit et se laisse saisir dans l'Histoire.

Le *bēt* est posé.

Le *bēt* et toutes ses sœurs accourent, dansent et s'ajustent, « *se taillent et se cisèlent* »². Admirable ballet de pierres précieuses, il entre sur notre scène archéologique au XVII^e siècle avant notre ère.

A cette époque, que se passe-t-il en Palestine ?

'*Abrām* quitte Ur en Chaldée ; il se dirige vers Canaan. Les prémices d'Israël tournent le dos à la ville appelée « Lumière » pour s'enfoncer dans les ténèbres de la terre qui donnera le jour au Verbe, « *Lumière qui doit briller sur toutes nations* »³.

Les premiers balbutiements alphabétiques commencent à laisser leurs traces sur la pierre au moment même où le premier patriarche d'Israël s'insère entre deux lumières dans la nuit de l'Histoire.

Dans le principe est le Verbe.

L'écriture, verbe crucifié, est une lumière dans la nuit.

Celle que les Hébreux forgent au cours des deux millénaires qui précèdent notre ère, s'enracine dans la lumière du Verbe de Dieu et se constitue dans l'expression que tentent d'en donner les hommes, images du Verbe et porteurs de son exigence.

Les hommes qui, avec '*Abrām*, viennent de Chaldée, et qui s'arrêtent en Palestine, en ce début du XVII^e siècle avant J.-C., se trouvent alors au lieu de convergence de la culture égyptienne et de celles que rayonnent ses deux autres voisines : les villes de *Byblos* et *Ugarit*, au nord.

2. Sepher Ha Yetsirah I, 11-12.

3. Luc 2, 332.

- *Byblos*, centre de la Phénicie, polarise à cette époque les richesses culturelles que son immense mouvement commercial draine dans tout le bassin méditerranéen et jusqu'en Perse.
- *Ugarit*, la dernière perle trouvée, dont on connaissait l'existence mais dont la localisation était fort discutée, est certainement à cette époque encore l'un des principaux phares de la civilisation méditerranéenne.

Découverte en 1928, à la pointe de Ras Shamra, au nord de la côte syro-palestinienne, la cité royale d'*Ugarit* livre entre les mains de celui qui dirige les fouilles — M. le professeur Claude Shaeffer — les premières tablettes cunéiformes alphabétiques accadiennes. Au cours des fouilles qui suivent, la documentation épigraphique s'enrichit et permet de mettre à jour cinq écritures servant à transcrire huit langues différentes.

Il est bien certain que le Palestinien de la première moitié du deuxième millénaire, cerné entre l'Égypte d'une part, *Byblos* et *Ugarit* de l'autre, est pétri de toutes ces civilisations qui s'interpénètrent.

Si le protosinaïtique, écriture qui remonte à 1500 environ avant J.-C., semble être un décalque du hiéroglyphe égyptien, le protocanaanite que l'on peut dater des années 1300 environ le suit encore de très près.

Mais à cette même époque, un chef palestinien envoie à Pharaon, sur des tablettes retrouvées à El Amarna en Égypte, un message écrit en cunéiforme dans sa langue accadienne officielle. Il explicite son message en notes marginales écrites dans sa langue populaire couramment parlée.

Il emploie alors une écriture linéaire, d'origine très probablement phénicienne, libérée du lourd graphisme en têtes de clou qu'est le cunéiforme contemporain. Cette écriture est tracée à l'encre ou à la pointe, et va constituer la base de l'écriture des Hébreux, co-extensivement de toutes les écritures que nous connaissons aujourd'hui.

C'est l'écriture proto-alphabétique dont les premiers témoins sont antérieurs à l'arrivée des Hébreux en Palestine.

On entend par « arrivée des Hébreux en Palestine » non celle d'*Abrām*, dont nous parlions plus haut, mais celle de ses descendants qui, après avoir connu l'esclavage en Égypte, la libération dans le passage de la Mer Rouge, la longue traversée du désert sous la conduite de Moïse, conquièrent la Palestine autour de 1270 avant J.-C.

« De semi-nomades qu'ils étaient au désert, les Hébreux deviennent sédentaires et agriculteurs. Leur état d'agriculteurs est attesté par une tablette retrouvée à Gezer... » entre la Mer Morte et la Méditerranée. *« ...Cette tablette appartenait sans doute à un écolier qui s'en servait comme d'une ardoise, puisqu'on retrouve la trace de lettres effacées... »*⁴.

Elle est considérée comme la plus ancienne inscription hébraïque connue. Elle daterait du IX^e siècle environ. Son écriture dite « paléo-hébraïque » est constituée de l'alphabet habirou du Sinaï, très proche de l'alphabet phénicien (connu, lui, par les inscriptions du sarcophage d'Ahiran découvert à Byblos autour de l'an 1000 et déjà structuré sur 22 lettres !).

Un des documents les plus intéressants après celui de Gezer est certainement la stèle découverte dans les ruines de Dhîban à l'est de la Mer Morte. Dite « stèle de Mesha », elle raconte la victoire de Mesha, roi de Moab, sur Israël ; histoire racontée de leur côté par les Israélites dans le II^e Livre des Rois. Elle date du VIII^e siècle avant J.-C. et peut être vue au musée du Louvre.

Les Moabites, cousins des Hébreux, s'expriment dans un dialecte canaanite légèrement différent de l'hébreu. Le graphisme de l'écriture est nettement phénicien.

Entre le VIII^e et le VI^e siècle, les inscriptions en paléo-hébraïque abondent. La plus touchante est celle qui inscrit sur la pierre de l'acqueduc de Siloé la finition de cet ouvrage amenant l'eau à Jérusalem ; ce travail, ordonné par le roi Ezéchias — roi de Juda et d'Israël — fut réalisé par deux équipes de mineurs qui allèrent à la rencontre l'une de l'autre et qui célébrèrent ainsi leur réussite.

4. Henri Michaud, « Sur la pierre et l'argile », Éd. Delachaux et Niestlé, p. 21.

« Et au jour du forage, les mineurs frappèrent l'un à la rencontre de l'autre, pic contre pic, et allèrent les eaux... »

L'écriture semble alors prendre une importance de plus en plus grande dans la vie des Palestiniens. De nombreux ostraca⁵ servant d'étiquettes pour des envois, ou de pièces de comptabilité et de correspondance, sont retrouvés au sud comme au nord de la Palestine et tendent à prouver que l'écriture est la même partout malgré les divisions politiques du pays.

Les derniers ostraca datant de la période dite « du premier Temple » ont été retrouvés à Lakish. Ils datent des années 597 environ, années autour desquelles le prophète Jérémie pleure la prochaine chute de Jérusalem, ville que l'empire babylonien prendra et détruira en 586.

A cette époque, l'aristocratie judéenne est déportée à Babylone. Elle y reste pendant cinquante années, jusqu'à ce qu'à son tour Babylone soit détruite en 538.

Le graphisme des ostraca est toujours le paléo-hébraïque. C'est donc cette écriture dont ont dû se servir le prophète Jérémie et ceux, comme Isaïe, qui l'ont précédé. C'est le paléo-hébraïque qu'écrit encore Ezéchiel, bien que sa voix retentisse dans l'exil babylonien dont la date marque un tournant décisif dans l'histoire de l'écriture. Celle-ci va connaître alors l'apparition de « l'hébreu carré ».

Après ce VI^e siècle, en effet, le paléo-hébraïque reste un véhicule sacré puisque nous le retrouvons dans les fragments bibliques découverts dans les jarres des grottes de Qumrân, ou pour transcrire le Tétragramme divin au milieu des textes écrits, pour le reste, en hébreu carré.

Le peuple hébreu, resté pour cultiver les champs de Palestine et qui ne connaît pas la déportation, perpétue l'écriture paléo-hébraïque qui se maintient surtout en Samarie, l'ancien royaume du nord, et qui, par ailleurs, est farouchement gardée par des scribes érudits.

Parallèlement à cette écriture se développe cependant en Palestine l'écriture phénicienne définitivement adoptée par les

5. Pièces de poterie.

Araméens dès les XI^e et X^e siècles avant notre ère. Les royaumes araméens sont alors ceux de Damas, Hamat et Sana'l. C'était déjà un groupe araméen de vieille souche accadienne que celui d'*Abrām*, émigré de Chaldée pour venir s'implanter en Palestine.

C'est alors plonger à la racine essentielle d'Israël que de revenir en ces royaumes dont la langue et l'écriture mobiles et de communication facile sont vite adoptées par les Assyriens en tant que langue et écriture officielles de leur vaste empire.

Ce sont elles que rencontrent à Babylone les Juifs exilés de Palestine.

Ce sont elles dans lesquelles ils sont remodelés de telle sorte que, revenant de déportation, se heurtant au vieil hébreu retrouvé chez leurs frères, ils ressentent la nécessité impérieuse d'une refonte de la langue et de l'écriture.

'Ezra' (Esdras), scribe et prêtre qui « *a préparé son cœur à scruter la Torah du Seigneur, à la mettre en pratique et à l'enseigner...* »⁶, s'élève à cette époque en Israël et entreprend l'immense travail de transcription des textes sacrés en écriture assyrienne, dite « hébreu carré ».

Il ramène au nombre de 22 les lettres qui s'étaient multipliées au cours des derniers siècles.

Ces lettres sont toutes des consonnes.

Elles sont les énergies vivantes qui structurent la langue.

Une communauté samaritaine de Cisjordanie conserve encore à Naplouse la Torah dans son écriture paléo-hébraïque, le *Sepher Abisa*. Mais, entre le VI^e siècle durant lequel 'Ezra' accomplit son colossal travail et le II^e siècle, l'écriture évolue encore.

La principale source de nos connaissances concernant la langue araméenne et son écriture à cette époque, nous est fournie par la découverte de nombreux documents, papyrii et ostraca, provenant d'une colonie juive militaire qui séjournait

6. Es. 7, 10.